


Newberry Library · Chicago


Newberry Library · Chicago



LE PÈRE DUCHÊNE.

AH!.... Ah!.... Ah!.... Citoyens, le voilà!... le voilà!.... le père Duchesne .... -- Il est ressuscité... -- Comme il est bougrement en colère, contre tous ces coquins qui ont vendus le peuple, qui l'ont muselé, et qui l'ont bailloné depuis deux ans. — Il faut le voir, citoyens, comme il arrange Merlin-17-Septembre, Rewbell-Rapinat-Voleur-Forfait-Grugeon, et ce scélérat, ce monstre de Schérer, qui a fait couler le sang de ces braves bougres aux frontières. — Ah!.... comme il est furieux contre ces jean-foutres de Directeurs, qui ont escamoté ce pauvre Buonaparte à la République, parce qu'ils avoient peur de lui.

FOUTRE!... me voilà enfin débailloné, mille nom d'un tonnerre; j'ai tant de choses à dire; elles

se présentent toutes si vivement à mon imagination ; que je ne sais par où commencer, foutre !

Tremblez, vous tous, exécrables tirannaux, qui vouliez foutre notre république à l'envers. Tremblez, la parole m'est rendue, nom d'un Russe-Bailleul ! je vais tonner ; je vais foutre en mille pièces le masque qui vous déguise, et montrer à nos braves bougres de Sans-Culottes, ce qu'ils doivent attendre de monstres tels que vous.... Ah ! nom d'un tuyau ! si je pouvois réunir tous ces gueux-là en une seule tête, je les brûlerois comme une vieille pipe brûlée. Votre règne est passé, jongleurs abominables. Graces à toi, Lucien Buonaparte, frère du brave héros d'Italie ; de ce généreux athlete. qui, par un machiavélisme de ces brigands de triumvirs, a été si adroitement escamoté à la république, dont il étoit le plus ferme appui.

Et vous autres, Garan, Briot, etc. ect. etc. recevez mes remercîmens ; sacredieu ! En vain ces foutus marchands d'éteignoirs et de bâillons, ont fait retentir la salle de leurs heurlemens sinistres. Mille nom d'un roulier Daraq ! vous vous en êtes foutu comme d'une vielle cartouche ; vous avez arraché de leurs mains ma fille légitime, la liberté de la presse. Ils avoient leurs raisons, les scélérats, de la ravir au culte des républicains. Oui, sacredieu, ils avoient leurs raisons. Mais, foutre ! je les connois ; et ce Jean-foutre de Merlin, la girouette russienne, qui fut le créa-

teur de la loi du 17 septembre; qui fut tantôt le protecteur de ces braves bougres de sans-culottes, tantôt leur assassin; hermaphrodite révolutionnaire, le seul monstre de cette espèce, qu'ait enfanté la révolution. C'est pourtant à ce scélérat que nous avons l'obligation de nous battre encore : ses manœuvres insidieuses ont éloigné la paix. . . .

La paix! le coquin ne l'a jamais eue dans le cœur; avide de tout bien, il nous a encore ravi celui-là, et pour n'en pas jouir lui-même, la belle avance! Et ce Rewbell, le compagnon de Merlin-Moustache, le pèlerin du calvaire, son complice pour les concussions, vols, dilapidations, exactions, et mille autres gentillesses de cette espèce, qu'ils ont commises à Mayence! Et leur Schérer, leur infâme scélérat Schérer! Ah! nom d'un canon! . . .

Mon sang bouillonne, mes cheveux se dressent, j'écume de rage, en parlant de ce monstre là. . . . . Dis-moi, scélérat, que répondras-tu à ce frère qui te redemandera son frère, sacrifié dans les champs de l'Italie? A cette tendre épouse que tu as privée d'un mari? A cette mère à qui ta complicité avec l'ennemi, ta soif de l'or ont fait perdre les jeunes soutiens de sa vieillesse? Parles, que leur répondras-tu? . . . Pour les dédommager, leur donneras-tu une partie de l'or que tu as envahi pendant ton ministère pour congés, marchés, fournitures, etc. etc. etc.? Réponds monstre dégoutant de sang, lorsque tu remplaça le brave général Championnet, dis, combien as-tu re

de l'ennemi pour lui procurer le plaisir de se baigner dans le sang français aux journées des 8, 11, 16 et 18 germinal ? Dis, par quelle tactique barbare, lorsqu'une division étoit aux prises avec les autrichiens, tu faisois battre en retraite les troupes qui auroient pu la soutenir ; dis-moi par quelle manœuvre exécrable tu laissois sans défense ces braves polonnois qui désertoient de l'Autriche pour défendre la liberté ? Nom d'un Malès-baillon, je n'aurois jamais fini, si je te reprochois le quart de tes forfaits ! ....

O mes bons amis, mes frères d'armes, braves bougres qui, comme moi, portez la liberté dans votre cœur ! Je vous dénonce ce monstre : je vous le dénonce..... Et vous, législateurs, si vous ne l'écrâsez pas du poids de votre justice, je vous ! .... Mais vous n'avez pas attendu jusqu'à ce moment pour le connoître. Vous anéantirez le scélérat. Vous avez rendu Championnet à nos vœux et à nos soldats. Foutre ! vive la République ! c'est celui-là qui est un bougre à moustaches ; c'est qu'il falloit voir comme il mettoit les autrichiens en capilotade, nom d'un tonnerre, comme il vous a foutu le tour à ces bougres de fanatisés de Naples, ces imbécilles adorateurs de la plus imbécille calotte. Les Bambins ne croyoient-ils pas, parce qu'ils étoient au nombre de cinquante mille ; ne croyoient-ils pas, dis-je, empêcher Championnet et dix mille braves bougres comme lui, d'entrer dans Naples.

N'étoient-ils pas fous, les beaux sires ? C'est qu'il n'y a eu ni canon, ni bon dieu, ni *agnus Dei*,

ni scapulaire, ni morceau de tunique de St-François, qui aient pu arrêter notre brave général dans sa course : ah! triple nom d'un peureux Crochon, comme d'un revers de main il vous les a foutu tous cul par-dessus tête..... Et puis, pour récompense, voilà ma bande de voleurs qui vous le destitue, et le voici coffré ; coffré !

Pauvre bougre ! pour le dédommager de toutes les peines qu'il a souffertes, je crois, sacre-dieu, que je lui donnerois ma pipe.

Et vous, braves bougres, phalanges de héros qui avez moissonné tant de lauriers, ne vous laissez pas abattre par les succès éphémères de nos ennemis ; le tems de la douleur est passé, sacre-dieu, le règne des voleurs finit, la victoire va reparoître sous nos drapeaux ; la victoire ! nom d'un canon, c'est la compagne des Français ; et sans les coquins, les brigands, comme Schérer, elle n'auroit jamais déserté notre cause ; ils ont paru et l'ont fait fuir ; que les Autrichiens, les Russes, et toute cette canaille coalisée, n'espèrent plus nous donner du fil à retordre ; ah, foutre, qu'ils s'y frotent, ils trouveront de quoi déchanter. Un nouvel ordre de choses se prépare ; c'est à vous, braves héros, à seconder les vues de nos législateurs. Ils ne souffriront plus à votre tête que des Championnet et des Buonaparte.... ; c'est de vous que chaque français attend son bonheur, et que la France attend la paix.

L'Autrichien, le Russe, l'Anglais, et toute la foutu sequelle, veulent s'emparer de notre pays,

eh bien, sacre-dieu, qu'ils y viennent, ils y trouveront du fer, des soldats et la mort. Les voyez-vous, mes braves amis; les voyez-vous, ces vils despotes, sourire complaisamment à leurs succès passagers, succès qu'ils ne doivent, foutre, qu'à la plus noire trahison. Dans leur orgueilleuse ivresse, ils se partagent déjà notre malheureux pays; ils déchirent cette pauvre France, et se la divisent entre eux : les insensés! le moment de leur défaite est venu; qu'ils paroissent, oui, foutre, qu'ils paroissent, et ils seront pulvérisés. Qui de nous, mes braves amis, verroit d'un œil tranquille le féroce Autrichien porter dans notre pays la dévastation et la mort? Je vous entends, sacredieu, plutôt périr. Oui, foutre, plutôt périr.

Mais qu'est-il besoin de stimulant à votre courage, vous êtes français, allons, nom d'un Russe, toutes les phrases de la réthorique valent-elles l'amour de la patrie? Vos chefs épurés, nom d'une bayonnette, et l'ennemi va voir de rudes choses! Ah! ah? messieurs les Autrichiens, vous vous foutiez dans l'idée que parce qu'un Schérer et d'autres scélérats de sa trempe nous trahissoient, vous entreriez sur notre territoire tambour battant, mêche allumée. Eh bien, oui; prenez-garde à le perdre, ce bel espoir, si vous foutez seulement une patte chez nous, je veux que cinq cens fourneaux allumés me.... Mais ce n'est pas la peine de jurer, le tems de votre bonheur est au diable, courez après; quant à nous, nous sommes-là; nous voyons tout, et ce qui ne vous con-

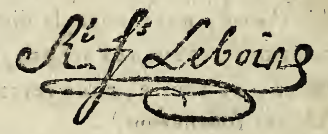
vient guère, n'est-il pas vrai, messieurs? Ce qui ne vous convient guère, nous avons le droit de dire tout; ce n'est pas votre compte, messieurs les Jean-foutre : eh bien, c'est le nôtre; vous avez beau stipendier journaliste, ministre, législateur, directeur même; eh bien, c'est un coup d'épée dans l'eau.

Le premier Jean-foutre qui bronche, vîte sur mes tablettes, et le lendemain, je lui fout son compte d'importance. Ah! vous nous avez baillonnés! La vérité vous écrase, nous vous la dirons; les yeux constamment ouverts sur vos actions, nous les éclaireront toutes, et foutre, nous verrons après comment les choses tourneront.

Loin de moi tous ces bougres de peureux qui, parce qu'un homme est tel ou tel, craignent de dénoncer ses forfaits.... Disparoissez, foutus lâches; c'est vous que j'accuserai les premiers du malheur de ma patrie. Un homme doit être homme, et appeller tout par son nom. Foutre! je nomme un chat un chat, un fripon, un fripon, Schérer un assassin, Merlin-Moustaches un voleur, et Rewbell, un brigand digne associé de Merlin : voilà comme on parle, messieurs les trembleurs; voilà comme on parle, et voilà comme je parlerai toujours, moi, dut-on m'embastiller, m'incarcérer, lancer autant de mandats d'arrêt contre moi que les inspecteurs de police vendus à la faction désorganisatrice en ont brûlé ces jours derniers : la hache pendue sur ma tête, sacre-dieu, je parlerai : le père Duchêne se fout de tout, pourvu qu'il dise la vérité.... Ah! ah! dans mon prochain

numéro, vous en verrez bien d'autres; ma colère n'est point encore passée.

J'en ai tant à dire! il y a tant de coquins! patience, je les démasquerai tous, ou j'y perdrai mon nom. Ah! vous m'avez bâilloné, nom d'un foutre!



Embastillé vingt-deux mois et demi.

Nota, Le 15 messidor, ma grande colère contre ces jean-foutre de fournisseurs-voleurs de la République.

De l'Imprimerie de l'Ami du Peuple, rue de la Huchette, n°. 80, quartier du Pont-Michel.



Le Pere Duchêne.

Allons..... Allons.... messieurs Rapinat, Revbell, Laréveillère, Merlin, Treilhard; et vous tous messieurs les fournisseurs-voleurs, qui foutez à nos braves défenseurs de la Patrie des souliers de papier mâché, des semelles de carton, il faut voir le père Duchesne comme il vous arrange aujourd'hui.... Allons, allons vîte..... plus vîte que çà.... regorgez .... dégorgez..... vuidez vos bourses.... donnez vos louis, pour habiller ces braves bougres de Conscrits qui vont aller foutre le tour à ce jean - foutre de prince Charles. — Citoyens. il faut voir aujourd'hui le père Duchesne, comme il est en colère.... Il a bien peur que l'affaire de ces cinq coquins n'ait pas de dénouement. — Ah quel tintamare le père Duchesne ira faire au conseil si çà ne vas pas à sa tête. — Lisez, et vous serez content.

Nom d'un tonnerre, pour qui nous prend-on? Est-ce qu'on nous regarderoit comme des buses?

eh bien ! cette énergie du conseil, ce n'étoit donc que pour rire ? Oh ! çà, qu'est-ce que tout cela veut dire ? Comment, nom d'un russe-Bailleul, pas encore le moindre acte d'accusation contre ces jean foutres de triumvirs ! Est-ce que votre directoire régénéré s'amuseroit à la moutarde ? Nom d'un canon, je veux bien croire que ce sont de braves gens ; mais au moins qu'ils nous en donnent donc la preuve. Savez-vous bien, vous autres membres des cinq-cents, que cen'est pas très-brave de votre part de n'avoir pas voulu adopter la proposition de Marquezy : c'est un bon bougre celui-là ; aussi je l'ai foutu en toute lettres sur la liste de mes amis. Comment, sacredieu ! il vous propose de créer une commission, qui vous auroit mené tambour battant l'affaire de tous ces conspirateurs, de tous ces voleurs publics, plus scélérats que les chauffeurs, et vous ne l'écoutez seulement pas ; est-ce que vous perdez la tête, donc ? Savez-vous bien, citoyens, ce qu'on dit de vous, que vous avez peut-être bien vos raisons pour çà. Moi, quand j'entends ces fadaises, je bisque comme un enragé ! je vous rembarre ceux qui disent tout çà, dame faut voir. Comment, imbéciles que vous êtes, je leur dis, vous ne voyez pas que ces braves bougres sont les premiers intéressés à ce que les choses aillent bien : nom d'un tuyau ; ils vous ont dénoncé, ces Schérer, ces Rewbell, ces Merlin, et toute la foutue séquelle, et vous vous plaignez encore ! et à quoi çà les avanceroit-il, ces représentans, d'avoir fait tant de bruit, s'ils ne veulent pas punir les coupables ? Vous me la baillez belle, sacredieu : vous voudriez m'faire croire que c'est une comédie qui n'aura pas de dénouement ; allez-vous-en au diable : pour qui prenez-vous nos représentans ? nom d'un tonnerre, si le Directoire ne met pas bientôt fin à tout ceci, je vais sacredieu le dénoncer moi-même ; oui, foutre, le dénoncer.

Comment, nom d'un roulier-Darac, on aura pillé, volé, massacré, égorgé, livré nos places, vendu nos armes, scié nos canons, et tout çà impunément! Ah! un moment, messieurs les jean-foutres, c'est pas comme çà qu'on s'arrange; le père Duchêne est là, il se moque de tout; c'est qu'il vous dira bien, ce n'est pas çà. Eh! allons, allons, sacredieu, qu'on s'arrange d'une autre manière aussi non; c'est qu'on ne me jette pas de poudre aux yeux, moi; je suis un cadet qui voit clair: j'entends et je prétends bien qu'avant huit jours l'acte d'accusation de tous ces voleurs soit dressé, ou bien, nom d'un sabot, j'vais faire un tintamare au conseil; mais je dis, un tintamare dans le bon genre! C'est que, sans me vanter, de ce côté-là, je suis ben tranquille au poste.

Ah! çà, mais un moment, ne nous embrouillons pas. — Dites-moi donc, citoyens des cinq-cents, qu'est-ce que çà veut donc dire, de n'avoir pas foutu les scellés sur les papiers de ces bougres de gueux-là; est-ce que vous aviez peur d'avoir trop de renseignemens, ou bien y en auroit-il d'entre vous qui seroit intéressés à ne l'avoir pas fait? Savez-vous qu'à franchement parler, c'est ne faire sa besogne qu'à moitié: comment, foutre, laisser le tems aux conspirateurs de jetter au feu toutes les pièces écrites de la conspiration! Est-ce travailler çà? Comment, sacredieu! à vous entendre parler en prairial, on auroit dit que la faction alloit descendre la garde dans un moment; eh ben! pas du tout; tout çà se réduit à des mots. Fi donc; vous me mettriez dans la cervelle, que votre énergie, dont il est tant parlé, n'est qu'une énergie en peinture: allons, allons, comme disoit Beaumarchais, *des choses, des choses, et non pas des mots.*

Que faites-vous de Rewbel au conseil des anciens; mettez-moi le à l'ombre, ce coquin-là,

qui se fout dans l'idée de blanchir Rapinat, ce voleur, son beau-père; c'est user son savon à debarbouiller un maure. Ah! et pourquoi donc ne parlez-vous pas de Millet-Mureau, ce jean-foutre-là qui destitue les officiers patriotes; ce voleur devroit bien être à ramer sur les galères de la république. Qu'est-ce que vous faites même de ce boîteux d'évêque d'Autun, ce bougre de royaliste constitutionnel, ce coquin qui a machiné l'expédition d'Egypte, et nous a enlevé Buonaparte avec quatre-vingt mille de nos braves et trois cents millions.

Comment, nom d'un foutre, à la tête des relations extérieures, un calotin du haut parage, un coquin qui étoit le rebut de la ci-devant cour, et qui s'est jeté dans la révolution parce que les royalistes le méprisoit; cette ame damnée de d'Orléans, ce visir de Merlin suspect, ce voleur enfin, neveu, fils et frère d'émigré, qui a révolutionné par-tout la révolution, à Londres, en Amérique, à Hambourg, à Paris, à Chaillot, il a toujours été le même, toujours traître à sa patrie. Mille nom d'un fourneau cassé, l'on parle encore de le nommer ambassadeur en Prusse; c'est ce foutre du monde, par exemple. Il nous auroit bientôt foutu le roi de Prusse sur les bras. Ce scélérat, non content d'avoir livrés nos flottes, vendu la Hollande, l'Irlande, le Portugal aux Anglais, pourroit bien nous vendre à tant par tête au roi de Prusse. Ah ça mais, représentans du peuple, est-ce que vous ne saviez pas tout çà donc; tenez, il y a qelque chose qui cloche là-dessous; à quoi pensez-vous donc; et ces membres du comité du directoire merliné, pourquoi donc les laisser encore en place; qu'est-ce que c'est donc que de leur donner vingt mille francs pour nous foutre encore le tour; un Canclaux, un ci-devant, qui n'a jamais su de sa vie que donner des coups de plat de sabre aux dra-

gons, dont il étoit colonel dans l'ancien régime, un jean-foutre qui gobe le bon-dieu, et qui tient à l'ancien ordre de chose comme la glue aux mains, qui se croît bien plus beau quand il a foutu sur son corps un uniforme de général, vous le mettez inspecteur d'infanterie; vous laissez également tranquille un Darçon, que les benêts de royalistes avoient nommé commandant de Besançon, pour leur Louis XVIII en herbe; un Saint-Remy qui faisoit, au siége de Lyon, tirer des coups de canon dans la rivière au lieu de les pointer sur ces bougres d'insurgés.

Et ce Kellermann, beau-frère de ce foutu gueux de Barbé-Marbois, pourquoi donc laisser encore ces gens-là en place?

Voyons, nom d'un tonnerre, si le civil est mieux composé que le militaire? Non, sacredieu. Non, on y compte des Rapinats, des péroches, des Aimar 91, des Rivaux 73, des Briche-de-Faipoult, des Amelot de la Chambre des Comptes, des Haller-des-Oin, frippons suivant l'armée, des Despermont, fils d'une princesse grecque et favori du duc de Parme et des Trouvé, enfin des Trouvé, le favori, le Seyde, l'heureux fruit des amours de Mahomet, Laréveillère.

Allons, qu'on me fasse place nette, nom d'un tonnerre, emporte toute cette canaille-là et nommez à leurs places de braves républicains qui ont plus de talens qu'eux nom d'un foutre, et qu'on laisse là languir dans l'oisiveté. Qu'est-ce que vous faite donc? Çà devroit déjà être finit. Il est vrai, et çà me met du baume dans le sang, que vous avez rendu une loi, au poste, pour avoir cent millions. C'est ce brave Jourdan, qui vous l'a proposée; il n'est pas républicain, celui-là, non, il n'ose pas. Ah! nom d'un tuyau on va donc faire rendre gorge à ces foutus gueux de fournisseurs de l'armée, qui vous foutoit du carton au lieu de cuir, des souliers de papier

maché, qui vendoient rachetoient, revendoient leur soumission et leur marché, ces gredins qui boivent dans l'or le sang du pauvre soldat. Ah ! nom d'un Ma'ês-Baillon, nous allons donc les voir financer, allongez, allongez vos sonnettes encore donc. . . . encore . . . . sacredieu, vuidez vos bourses, c'est une restitution coquins que vous nous faites, vous nous en devez bien d'autres. Ah ! vous croyez donc nous faire aller comme çà tous les jours, ah bien oui, nom d'un tuyau, prenez garde à le perdre, çà vous feroit trop rire; et vous autres grands spéculateurs vous allez venir à jubé, oui...! qu'en dites-vous, ce n'est pas tant bête Jourdan de proposer un emprunt sur la classe aisée. Vous n'osez pas en être messieurs les agioteurs, vendeurs, acheteurs et revendeurs des bons d'un quart et de trois quarts, ah! vous avez payé avec çà vos superbes châteaux, vos chevaux et vos carosses. Eh bien messieurs les coquins, comme tout çà ne vous a presque rien couté il est bien juste qu'à présent vous jouiez du pouce, chacun son tour mes amis, vous nous repassiez à la filière, je ne vous perd pas de vue, nom d'un tonnere, passez au comptoir et payez sacredieu, payez. Ces pauvres bougres de conscrits, faut bien leur foutre de quoi partir nom d'une bombe, je ne suis plus si fâché que j'etois, voilà encore un acte de justice que vient de faire le corps législatif. Allons, qu'il se mette en train, çà va faire planche pour les autres. Voilà déjà les sangsues publiques qui vont dégorger, allons, c'est le commencement, qu'il continuent et je réponds du reste. Parbleu. mes braves concitoyens, il faut que je vous ragaillardise à ce sujet d'une chanson où je *cogne* vilainement tous nos fripons à l'ordre du jour. Tiens vas dire à un de ces fendants, le père Duchesne qui s'en mêle ; et pourquoi pas nom d'un vieux sabot? N'ai-je pas un assez joli style pour çà ?

Faudrait avoir bien du malheur pour qu'ils ne vaient pas le diable, c'est égal, faites chorus, nom d'un éteignoir ; faites chorus avec moi, c'est un air bien connu. Quel est le républicain qui ne sait pas l'air du pas de charge d'infanterie.

Allons, mes amis, chantons fort, sur-tout le dernier couplet. Il faut que le corps législatif l'entende, souvent qui n'écoute pas de simples phrases, écoute plus volontiers une chanson.

Air : *Du Pas de charge d'infanterie.*

Sur nos malheurs des scélérats
Fondèrent leurs cuisines ;
Qui ne connaît des Rapinats
Les horribles rapines ;
Quel appétit, foutre, ils avaient,
Comme ils faisaient bombance ;
Les bougres, du train qu'ils mangeaient,
Auraient mangé la France.

Aux dépens d'un peuple souffrant,
Qui foutait la misère,
Dans un équipage insolent
Ils narguaient le vulgaire :
Riches, graces à leurs larcins,
Et gorgés de rapines,
Ils foutaient, les foutus coquins,
Notre or à des coquines.

C'qui nous foutait, malheur à tous,
Au sein de l'indigence,
C'est qui s'foutaient encore de nous
Avec bien de l'impudence ;
Y n'sen foutront plus désormais,
J'en avons l'assurance,
Car, foutre, on va rogner de près
Leur moderne opulence.

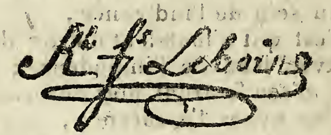
Bons bougres de républicains,
Plus de sollicitude :
Cent bons millions sur ces coquins,
Ce n'est là qu'un prélude ;

Fripons, je vous vois enrager,
Chantez, point de grimace,
Ne vous faire que dégorger,
Foutre, c'est une grace.

Celui-ci, mes amis, bien haut pour qu'on l'entende.

Quoi ! Schérer, Merlin et Reubell
Conservent l'existence ?
S'fout-on du peuple d'Israël,
Par cette tolérance ?
Pour eux, braves représentans,
Quelle horrible indulgence !
Entendez nos soldats mourans
Vous demander vengeance.

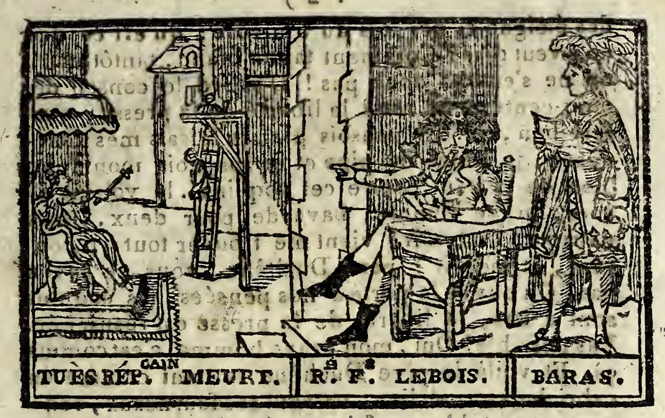
Eh bien, je dis, qu'en pensez-vous ? Je crois qu'elle est moustache ; non, mais c'est que quand je fais quelque chose, je veux que ce soit *aux oiseaux*. Ne vous inquiétez pas, de tems en tems, dans mes numéros, je vous en fouterai qui ne seront pas moisies. Et vous verrez qu'en tous lieux et dans toutes circonstances, le père Duchêne est toujours solide au poste. Nom d'un boulet, il faut que cette décade, çà pette ou çà crève ; aussi non, je ne dis que çà.



Embastillé vingt-deux mois et demi.

Nota. Le 21 messidor, mon troisième numéro.

De l'Imprimerie de l'Ami du Peuple, rue de la Huchette, n°. 80, quartier du Pont-Michel.



LA GRANDE VISITE
DU PÈRE DUCHÊNE
A BARRAS,
CHEZ LES JEUNES GENS ET LES PAPAS DES DEUX CONSEILS.

Il faut lire, citoyens, l'interrogatoire que fait subir le Père Duchêne à Barras..... Ah! ah! faut voir çà, oui, il faut voir çà..... Et sa visite aux deux Conseils; il faut lire tout çà....,

LA GRANDE JOIE
DU PÈRE DUCHÊNE.

Victoire!... victoire!... victoire!... mes amis...... victoire...... Bon!... bon!... il est coffré... il est sur le pot!... je l'ai vu!..... on l'a déniché!... Ah!... comme il était capon!... Il est en cage ce jean-foutre de Schérer, le complice de Michot, qui a vendu trente mille défenseurs de la patrie, à raison de quinze sols par homme, à ces sacrés coquins d'Autrichiens. Ah!..... comme il est intéressant aujourd'hui le Père Duchêne.

COMMENT, nom d'un Malès baillon, nom d'un roulier Darracq, nom d'un russe-Bailleul, encore

des éteignoirs des lois du 5 nivôse ; qu'est ce que cela veut dire ? Comment tantôt blanc, tantôt noir, on ne s'entend donc pas ! D'abord le conseil des cinq-cents nous rend la liberté de la presse, c'est fort bon, je n'y pensois pas, je faisais mes fourneaux, je fumois ma pipe et je rongeois mon foin, Tout en pestant contre ces coquins. la voisine du coin, brave femme, bavarde pour deux, mais patriote! faut voir! vient me trouver tout en courant, et me dit : père Duchêne, vous ne savez pas. On ouvre la porte à nos pensées, les coquins sont à bas, la liberté de la presse est résuscitée. Pas possible! Oui, mon brave homme, c'est comme çà. Et voilà le père Duchêne sautant comme un cabri dans son atelier, cassant ses fourneaux, renversant sa table, et faisant plus de gambades que tous les saltinbanques du boulevard. Ah ! mère Gertrude, c'est donc ben vrai, vous ne me trompez pas : allons boire un canon. Je fais mon premier numéro. Je vous houspille tous nos fripons ; mais je dis de la bonne manière : çà va bien, le père Duchêne dit la vérité. Il est lu des républicains, les royalistes, et les voleurs le déchirent, c'est dans l'ordre. Mon second numéro paraît, même effet qu'au premier, bien accueilli ; mais j'en suis au troisième, et voilà un déchet, mais un déchet de bougre. Le bureau central qui, j'ose le dire, est composé en majorité de braves républicains, me fout sur le flanc sans le vouloir. Ennuyé de voir ces coquins de royalistes, ces russes-écrivassiers, inonder Paris de leurs dégoûtans pamphlets, il a cru de son devoir de couper le mal à la racine. Défense a été faite aux colporteurs, de crier aucuns sommaires de journaux et de pamphlets. Bravo. Il avoit désigné les écrits infâmes qui ont provoqué cet acte de sévérité ; mais ses coquins d'agens qu'il n'a pas encore régénéré, et qui sont patriotes comme le prince Charles, profitent de leurs pouvoirs pour arrêter les journaux républicains. La meilleure mesure de sureté sert souvent d'arme à la malveillance, nom d'un tonnère, ce n'est que trop vrai ; ces coquins de grippe-collets vous empoignent mes colporteurs,

et vous les foutent au violon, mais, je dis, d'une maîtresse force. C'est que çà ne me convient pas du tout. N'importe, çà n'aura qu'un tems. Le conseil des anciens nous foutra peut-être bientôt la liberté de la presse; après tous les si et les mais, faudra bien qu'il se décide, nom d'un canon. En attendant, j'vas vous conter, mes braves bougres, le petit entretien que j'ai eu avec le directeur Barras; parce que moi je n'veux qu'une chose, la droiture dans tout.

Je m'habille donc un de ces jours, proprement je dis, parce qu'il faut ce qu'il faut. Je vas droit au Luxembourg, et je trouve mon homme, et je lui dis; ha çà, écoutes mon brave, réponds un peu aux questions que je vas te faire, parce qu'enfin j'attends de toi des rensenseignemens, et je veux savoir si tu es bien solide au poste. Dis-moi donc, quand on a nommé Schérer, ministre de la guerre, où étais-tu? lorsque le directoire faisait des proclamations liberticides, les lisois-tu? les signois-tu? lorsqu'on a destitué le général Championnet, que disois-tu? lors du congrès de Rastadt, que faisois-tu, et à quoi pensois-tu? quand on a vendu la France à beaux deniers comptant, l savois-tu? Treilhard, Merlin, Laréveillère e Rewbell sont des scélérats déhontés, les connoissois-tu? Pensois-tu et penses-tu encore que ces bougres-là s'arrachoient le nez en dépit du visage? Vendre notre patrie à des rois, nom d'une vieille cartouche; eh! les coquins, ils ne savaient donc pas que si jamais nous avions, en France, un roi *gros comme le pouce*, ils auroient eu beau le favoriser, mon despote les auroit fait pendre. Tiens, Barras, crois-moi, tu as été vilainement entouré jusqu'à cette heure; tu l'es mieux à présent; mais, va droit, nom d'un sabot; tu me dis, et je veux bien te croire, que tu veux le bonheur de la République; mais c'est l'intérêt de tous ses enfans; te voici, toi et tes confrères, dans la passe de cicatriser les plaies de notre malheureuse patrie. Si vous le faites, vos noms seront chers à nos cœurs; si vous nous trahissez, voyez la récompense qui vous attend; l'exécration de tous

les Français et la mort certaine, que vous réussissiez ou non. Si votre coup manque, l'échafaud vous attend, comme les Rewbell, les Merlin, les Schérer, et autres; si vous nous livrez à un roi, voyez-le monté sur le trône que vous lui aurez dressé; il vous fera pendre, nom d'un canon; c'est le sort qui est réservé à tous ceux qui auront servi la révolution. Ainsi, le plus sûr et le plus court, c'est d'aller droit; les tyrans n'aiment pas plus les traîtres que les hommes libres; quand ils se sont servis d'un instrument, ils le brisent sitôt qu'il leur devient inutile. Adieu, vas à ta besogne, et moi à la mienne; je veux bien ne pas te croire coupable, parce que je suis un bon bougre, et que je pense que tout le monde est comme moi; mais aussi je ne te mettrai au nombre de mes amis, que lorsque tu auras donné au peuple des preuves que tu es le sien.

En sortant du Luxembourg, j'ai bu pinte, parce que j'avois soif et que j'avois beaucoup parlé; puis, tout en clampinant, j'ai été au conseil des cinq-cens. Ah! là, j'ai retrouvé ma gaieté, nom d'un sabot. Il y avait un brave bougre que je suis fâché de ne pas connaître, qui vous cognait vilainement le trio de coquins; et puis, au résumé, il a fait prendre une résolution moustache pour que la commission chargée de faire son rapport sur les scélérats de vendeurs de peuples, nous dégoise tout çà primidi, c'est aujourd'hui, et j'irai. Par exemple, j'ai dit v'là qu'est au poste; je savais bien qu'il fallait que ça finisse, comme dit le proverbe, le diable ne peut pas toujours être à notre porte, faut bien qu'il aille de tems en tems dans le corps d'un ministre pour nous laisser un peu de repos.

Mais nom d'un tonnerre, nom d'un mille millions de fourneaux cassés, pourquoi donc le bien ne va-t-il jamais sans le mal? En rentrant chez moi, content comme on doit l'être, quand on est sûr que les coquins seront punis; je reçois une lettre d'un brave petit bougre de soldat; et j'y vois que ce coquin de Michot, qui commandait nos troupes à Zurich, a passé à l'ennemi! Com-

ment, sacredieu, ce scélérat avait vendu son armée au prince Charles à quinze sous par homme; les autrichiens le disoient hautement. Allons, allons, c'est foutu : si on ne me balaye pas toute cette canaille qui tient entre ses mains le sort de nos soldats, nous sommes perdus. O mes amis, mes bons amis, mon cœur est oppressé ! je suis navré de douleur..... la France, notre patrie, naguères maîtresse de l'Europe, ayant à ses pieds les puissances vaincues, est maintenant déchirée par la main de ses enfans, et nous n'en ferons pas justice ; et nous verrons d'un œil indifférent le russe et l'autrichien unis venir nous river des fers, mille nom d'une bombe, ça ne sera pas; *la mort, et non pas l'esclavage.* Ils marcheront sur mon cadavre sanglant avant d'avoir porté une main destructrice sur la statue de la liberté. Vive la république, haine aux rois, mort aux traîtres, nom d'un foutre ; et celui d'entre vous qui ne fait pas ce serment, est un lâche qu'il faut fuir et vouer à l'exécration publique.

Visite du père Duchêne aux anciens.

Entendrez-vous, citoyens des anciens, deux mots de ce pauvre bougre de père Duchêne ; vous lui foutez bien du fil à retordre avec votre lenteur à sanctionner la liberté de la presse. Ben des gens, qui ne sont pas des bêtes, vous ont fait, dans leurs écrits, sentir la nécessité de cette loi, et vous qui avez de l'esprit, vous savez tout ça mieux qu'eux ; pourquoi donc toujours ajourner? c'est perdre le tems. Ça, et dans ce moment de crise où des coquins ont bouleversé la république, et ont voulu la mettre sans dessus dessous, le tems qui doit apporter un remède à tout ce désordre-là doit être précieux à tous les républicains : allons donc, un peu plus vite que ça ; baillez-nous donc votre sanction salutaire ; l'esprit public la réclame : ce pauvre peuple que l'on a baillonné, muselé, vexé et trahi, en a gros comme les deux poings sur le cœur. Ah ! nom d'une bombe fracassée, si vous saviez comme il est doux de parler de ses peines, vous ne nous fe-

riez pas attendre plus long-tems. On vous dira ce que des lâches vous cachent, des vérités qui, pour dures quelles sont, n'en ont pas moins de réalité. Vous réglerez votre conduite d'après, et foutre, vous ne vous tromperez jamais de route : vous suivrez la bonne, parce que c'est votre intention.

Par exemple, croyez-vous que si quelque bon bougre, comme moi, vous avait tracé bien énergiquement combien il est dangéreux pour la république qne les représentans du peuple se mêlent des fournitures, vous auriez refusez votre sanction à la proposition du conseil qui portait défense à tout représentant de se mêler en rien des fournitures à faire. Nom d'un sabot, ils ont assez de s'occuper des moyens du bonheur public, sans aller s'embarrasser la tête de spéculations gigantesques. Ce que je vous en dis, moi, c'est pour le bien de la chose, et comme un vrai républicain doit le faire. Allons, mes anciens, ne vous fâchez pas, le père Duchêne n'est pas fait pour vous condamner sans vous entendre. Vous aimez la république, il l'aime aussi, lui; et ceres, il vous respectera toujours, quoiqu'en dise le russe Bailleul et le vilain Ami des Louis, à qui vous devriez bien foutre de tems à autre quelque coup sur les doigts pour leur apprendre à vivre; ce serait un acte de justice; mais vous avez bien d'autres choses à penser dans ce moment : surtout la liberté de la presse; tous les patriotes la reclament : entendez leurs vœux et le mien.

Salut et respect,

Victoire!...... victoire!...... mes amis..... mes bons amis..... Victoire!..... victoire!..... Grande nouvelle... Il est pris, le coquin... il est pris... Eh qui, me direz-vous?... de qui nous parles-tu?... il y a tant de coquins..... je le sais, mais c'est le coquin par excellence..... c'est de Schérer que je vous parle; on l'a trouvé, et le voilà coffré; mais je dis de la bonne manière, et demain interrogé; c'est çà qui est chenu : dame, je savais

bien qu'à force de crier après la bête féroce, on l'aurait lancé. Je le savais bien, il le fallait pour le bonheur du peuple, et c'est ce bonheur-là que veulent vos représentans. Je l'ai vu passer ce coquin..... il était parbleu dans une bonne voiture..... mais ne lui reprochons pas, c'est la dernière fois qu'il jouit de ce petit plaisir; il est vrai que ce plaisir-là était troublé par la vue de braves bougres de cavaliers qui l'escortait; comme il était capon, le jean-foutre..... Le voilà dedans... qu'on lui donne du vin et des cartes, je gage que le scélérat n'y pensera pas. N'importe, nous l'irons voir passer dans la charrette..... Il est bien juste qu'il ait son tour, le monstre! il ne pourra pas encore expier ses forfaits, les autres vont le suivre, et tout ira bien.

Ah çà, mes bons amis les républicains, j'ai quelque part une complainte qu'un colporteur, qui n'est pas bête, m'a prié d'insérer dans mon numéro. Comme elle me paraît cognée au bon coin, je vous la livre, vous en ferez ce qui vous semblera bon.

Air : Avec les jeux dans le village.

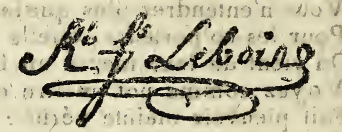
Mes amis, du Père Duchêne
Vous n'entendrez plus que le nom.
Pour les colporteurs, quelle peine,
On vient de leur mettre un baillon.
Voyez comme not' maître en colère
Fait pleuvoir mainte vérité :
Nous sommes libres, faut nous taire,
Est-ce bien une liberté ?

Celui dont le gain est modique,
Ecoute et n'achete jamais;
Jadis un titre véridique
Pouvait l'instruire à peu de frais.
Craint-on que le peuple s'éclaire
En entendant la vérité ?
Seroit-encore une chimère
Que le beau nom de liberté ?

Le père Duchêne est-il coupable
Quand il jur contre maint coquin?
Quand il promet haine implacable,
Aux Schérer, Rewbell et Merlin?
Punissez-le, si c'est un crime;
Mais s'il vous dit la vérité,
Si sa colère est légitime,
Rendez-lui donc la liberté!

Duchêne est-il incendiaire
S'il nomme l'auteur d'un larcin?
Quand aux fripons faisant la guerre,
Sur eux il sonne le tocsin?
Ah! si du peuple, ami sincère,
Toujours il dit la vérité,
De la proclamer toute entière,
Laissez-lui donc la liberté!

Quels reproches peut-on lui faire?
A nos voix, pourquoi mettre un frein?
Le nommerez-vous sanguinaire,
S'il veut le sang d'un assassin?
Etouffez la voix et la rage
Des amis de la royauté;
Mais de la voix rendez l'usage
Aux amis de la liberté!



Embastillé vingt-deux mois et demi.

Nota. Le 24 messidor, mon quatrième numéro.

On s'abonne à l'adresse ci-dessous, pour le journal intitulé le *Défenseur de la patrie*, faisant suite à *l'Ami du peuple*.

De l'Imprimerie de l'Ami du Peuple, rue de la Huchette, n°. 80, quartier du Pont-Michel.



AH!... AH!.... LE VOILA LE *VOILA*.... LE

GRAND TINTAMARE
du père Duchêne
AU CONSEIL DES CINQ CENTS.

Oh! .. oh!... comme il est en colère aujourd'hui de ce qu'on ne fait pas descendre la garde à ces jean-foutres de Merlin, Rewbell, Laréveillère et Threillard. — Il est furieux, le père Duchêne, de voir l ouvrage de ce brave bougre de Buonaparte, rasé.... — Oui, oui, il est bougrement en colère de voir l'Italie foutue. — Alerte!... alerte!.... en besogne, il est tems; aux grands maux les grands remèdes!...

Foutre! quand donc le vaisseau de la république sera-t-il à flots, mille millions d'un fourneau

cassé ; toujours des bancs de sable qui le foutent à cul ; ce n'est pas étonnant, le pilote s'endort sur le timon, les gens du quart ne veillent plus. Un sommeil de mort s'appesantit sur eux ; une bourasque vient, nom d'un canon, et v'la le bâtiment renversé ; il fait eau de toutes parts : allons donc à la pompe, sacredieu, à la pompe, si nous ne voulons pas périr.... Mes amis les républicains, vous êtes indignés, la colère s'empare de votre ame ; je la partage bien sincèrement avec vous ; comment, sacré mille millions d'un tonnerre, nous devrions voguer à pleines voiles vers l'île de la Félicité, eh bien ! point du tout, ce n'est plus ça. Ah, mes amis ! crions tous à tue-tête, nous les réveillerons peut-être, nos représentans ! *Vengeance* est le premier mot qui doit sortir de notre bouche. Faisons un *tintamarre* du diable, le père Duchêne vous en donnera l'exemple. La vengeance, nom d'une sonnette, ne s'ajourne pas plus que la faim. Entourons la commission, entourons le corps législatif, et que les airs ne retentissent que de ces deux cris, *mort*, et *vengeance*. Nos braves soldats ajournent-ils leur courage, quand ils vont malgré vent et marée se mesurer avec les austro-Russes et les Anglais ? On les mène à la mort, ils le savent et se battent avec autant de valeur que s'ils volaient à la victoire. Combien de milliers de braves bougres sont tombés sous le fer assassin des ennemis, et par la faute de gens que l'on diffère de punir. L'Europe s'étonne avec nous de cette lenteur barbare à nous venger des traîtres. Je vais droit au conseil des cinq cents ; suivez-moi, je fais un carillon d'enfer. Comment, nom d'une casserolle, leur dirai-je ; vous autres, les soutiens de l'état, les seuls en qui la république en deuil a placé ses plus chères espérances, vous êtes sourds à la voix de cette mère chérie ; n'êtes-vous donc plus ses enfans ? Voyez-vous d'un œil sec et indifférent ces coquins de Russes, d'Autrichiens, lui déchirer le sein, mille nom d'un baillon : nos soldats en Italie, vainqueurs sous

Buonaparte, portant la liberté par-tout, faisant respecter nos couleurs, sont aujourd'hui vendus, livrés à leurs plus cruels ennemis; n'ont-ils donc plus ce même courage qui enchaînait la victoire de notre côté? si parbleu. Ce sont toujours des héros; mais on les trahit, vous le savez, nom d'un tonnerre, et vous ne punissez pas les traitres. L'Italie est entièrement perdue pour nous; elle sert de tombeau à peut-être cinquante mille Français, qui tous ont tombé victime de l'incurie, de la trahison et de l'ignorance, et le silence de l'indifférence (je tranche le mot) semble régner dans votre enceinte. Nom d'un boulet-ramé, que voulez-vous que je pense : la justice, me direz-vous, est lente à atteindre le coupable : il faut des preuves non équivoques de trahison pour qu'elle punisse le traitre. Ah! mille million d'une terre à poële trop mouillée et qui ne peut plus servir, ce sont là des raisons de rebut; quelle preuve vous manque-t-il donc pour punir Schérer, quand vingt mille veuves et autant de mères éplorées, viennent vous demander compte de la mort de leurs époux et de leurs soutiens. Lorsque Buonaparte, du fond de l'Egypte où il est exilé, vous demande quel est le fruit de ses victoires? Lorsque l'or de l'Autrichien a couvert les tapis d'un trente-un où Schérer allait le perdre pour se distraire de la tension où son esprit était chaque jour à rêver de nouvelles trahisons.

Le plan de campagne que Bernadotte avait fait lorsqu'il était question de l'envoyer en Italie, plan de campagne si heureusement combiné, qu'il semblait avoir été écrit par les mains de la victoire, a été vendu par Schérer à nos ennemis, et vous demandez des preuves! Tremblez de vous rendre coupables par cette lenteur barbare qui tue la chose publique; vengeance, sacredieu vengeance. Si la justice est boiteuse, comme disait un poëte ancien, (à ce qu'on m'a rapporté du moins) eh bien, sacredieu, faites-lui courir la poste. La mort de tous les scélérats doit être aussi prompte qu'inévitable.

Les plaies de la république sont profondes, vous les irritez encore en les sondant ; versez-y le sang de ses assassins, c'est un spécifique salutaire qui leur apportera quelque soulagement.

Et vous autres anciens, un peu plus vîte que çà la liberté de la presse ; les jeunes gens n'ont pas été si long-tems à la discuter que vous à la sanctionner. Tout çà ne va pas à mon idée, si vous voulez que je vous le dise, je ne vois que lenteur par-tout. Lenteur : mille nom d'un tuyau! je croyais que ce mot là n'était pas français. Oh! mes amis, mes bons amis, sauvez-nous, il en est tems encore; aujourd'hui, demain peut-être il sera trop tard. Voyez, voyez les républicains vertueux; la stupeur est peinte sur leur visage, les larmes du désespoir roulent dans leurs yeux et percent à travers leurs paupières humides ; leur courage est pour ainsi dire suspendu, il est prêt à s'abattre; vous seuls, représentans, devez lui rendre sa première vigueur. La liberté de la presse et vengeance, je vous répéterai, nom d'un tonnère, ces deux mots là jusques à satiété. Chaque matin, j'irai les faire retentir à vos oreilles. Si vous saviez de combien de maux vous taririez la source ; si vous connaissiez l'étendue des biens que vous nous procureriez : l'état de la république n'est pas désespéré; allons, plutôt que plus tard, rendons-lui sa santé première. Aux grands maux, dit le proverbe, il faut de grands remèdes, et ce sont ces remèdes-là que je vous demande; quoique je ne sois pas habile à gouverner, examinons un peu, à tête réfléchie, quels sont ces premiers moyens salutaires à employer.

D'abord la liberté de la presse démasquera les fripons qui minent sourdement la République, comme le ver ronge le fruit le plus sain; puis, la mort des grands coupables, mais la mort la plus prompte, et nous ferons voir que la justice n'est pas illusoire, et qu'elle est sans cesse à l'ordre du jour.

Une bonne loi contre les compagnies de Jésus,

et même de la troupe pour les exterminer; car, mille nom d'un Russe-Bailleul, il est honteux, disons-le entre nous, de voir que, dans un gouvernement bien administré, de semblables compagnies aient lieu, et causent des désastres en si grand nombre et journellement. Vous avez rendus les ex-nobles, les parens d'émigrés responsables des forfaits que pourraient commettre les compagnons de Jésus, à la bonne heure; mais ce n'est pas assez, et je ne sais pas même si c'est très-politique de votre part dans le moment d'une crise si violente.

La destitution de la plupart de nos généraux, sur-tout de ceux qui ne sont que des généraux de parade, et qui ne connaissent pas plus le service que moi, qui tourne à gauche et à droite au commandement; c'est-à dire, que je sais obéir, mais pour commander çà fait quitte : tous ces gens-là tireraient fort bien un coup de fusil, et deviendraient doublement utiles, en ce qu'ils prendraient la place qui leur convient, et qu'ils en céderaient une qui n'est pas faite pour eux, et qui serait à la taille de gens plus instruits.

Voilà, mes amis les législateurs, ce à quoi vous devez vous occuper sans relâche, le tems presse; il ne sera plus tems de nous mettre en état de défense, quand l'ennemi sera à nos portes. Alerte, alerte, en besogne, et fort et long tems; entendez-vous déjà la trompette de la renommée qui va porter par-tout la nouvelle de la retraite de Moreau; il est malheureux, cet homme; j'en dirais bien des choses s'il était dans une position plus brillante; mais destituez-le, rappelez-le, nous avons besoin, à la tête de nos troupes, d'un bougre à moustaches qui soit fameusement solide, et celui-là, selon moi, ne fait pas notre affaire; d'ailleurs, je crains les Pichegru et sa clique, l'on dit qu'il en était le petit ami Moreau, suffit. Je me tais, mon envie n'est pas de battre un homme à terre.

Eh bien ! que fait donc encore Lagarde au

directoire, nom d'un tonnerre; je crois qu'on en a assez débité sur son compte, ce beau monsieur fabricateur de manifestes et de proclamations liberticides; fallait le voir se carer dans de beaux appartemens qu'il n'avait pas le droit d'avoir au Luxembourg. Comment, foutre, rien que trente mille francs pour l'entretien de sa vaisselle; eh bien, c'est modeste : combien en faudrait-il comme lui pour faire le bien de la république. Onze chevaux dans son écurie, maison de campagne à Surêne: eh bien, je vous dis, ne vous gênez pas; allons, allons, c'est fini, çà ne me surprend pas, c'était le maître Jacques des trium-coquins. Ah ca, mais, j'espère bien qu'on va lui faire descendre la garde, à ce beau muguet-là. C'est que l'on ne s'en tiendra pas à le dénoncer à la tribune des cinq-cens, à moins que ce ne soit là le système à l'ordre du jour. Si je calcul bien, on a fait l'emprunt de cent millions, mais à vue de pays, en faisant regorger ces messieurs Lagarde, Rewbel, Merlin, Ramel, Schérer et compagnie, il pourrait bien arriver que l'emprunt serait pour une autre fois, et que les sang-sucs publiques nous rendraient au moins deux ou trois fois le double de la somme empruntée. Representans, qu'en dites-vous; parlez, je crois que je ne raisonne pas si mal. Et si, par surcroit de bonheur, vous vous avisiez de créer une commission chargée de reviser si la fortune des nouveaux enrichis est bien légitimement acquise, combien vous trouveriez de preuves du contraire? Ce serait pourtant bien au poste, et tôt ou tard vous en viendrez là. Que de gens, qui roulent voiture à-présent, dégourdiraient leurs jambes en trottant sur le pavé. On en verrait encore plus d'un cent. Tous ces fournisseurs de rien, à qui l'on a donné pour nous trahir des sommes immenses qui étaient destinées réellement à des fournitures, mais que l'on détournait au profit des traîtres, des soutiens de la faction; tandis que le vrai républicain gémissait, ignoré dans la misère la plus affreuse; c'est,

mille millions d'une cervelle brûlée, quand je pense à tout cela, et que je vois que nous ne sommes pas vengés. Nom d'un boulet, mon sang s'allume, ma tête se monte, et je suis prêt à recommencer mon tintamare : allons, mes amis, pour la dernière fois, et ce sera peut être la bonne. Appelons l'attention des deux conseils sur tous les scélérats, les voleurs, les égorgeurs, les vendeurs de peuple, et crions tous ensemble et d'une voix de tonnerre : *Vengeance ! vengeance ! qu'ils périssent, et la république est sauvée.*

Mes amis, j'ai pris l'obligation de vous donner un couplet à la fin de chaque numéro : je ne suis guère en train de chanter, cependant ; la colère me suffoque, c'est égal ; répétons le couplet que je vais vous dire jusqu'à ce que le corps législatif nous ait fait raison : faisons-le retentir aux oreilles des coupables, ce sera leur premier supplice.

AIR : *Ah! ça ira.*

Ah! pendez-les, pendez-les, pendez-les,
Il est tems enfin, que justice commence :
Ah! pendez-les, pendez-les, pendez-les,
C'est l'unique vœu de tous les Français.

Rewbell, Threillard, et Schérer et Merlin
Nous ont trahi ; mais à chaque refrein
Vous vous dirons, pendez-les, pendez-les ;
Il est tems enfin que justice commence.
Nous vous dirons pendez-les, pendez-les ;
C'est l'unique vœu de tous les Français.

Tous nos soldats qu'ils ont trahis, vendus,
Nos fils mourans et tous nos forts perdus,
Sur eux demandent vengeance :
De vous, s'ils sont entendus,
Ils vous diront, pendez-les, pendez-les ;
Il est tems enfin que justice commence :
Ils vous diront, pendez-les, pendez-les,
C'est l'unique vœu de tous les Français.

Ce Fournisseur, insolent Turcaret,
Qui doit son or à maint et maints forfaits :
Ah ! pendez-le, etc.

Ce général, ce Midas assassin
Buvant le sang du vrai républicain ;
Et qui vendit notre France
Pour obéir à Merlin :
Ah ! pendez-les, etc.

Ce beau trio d'avocats directeurs,
De notre argent tous déhontés voleurs :
Ah ! pendez-les, etc.

Ce Lagarde, cet auteur complaisant,
De maint écrit aussi long qu'assommant,
Par son luxe et sa dépense,
Qui surpassait un traitant ;
Ah ! pendez-les, etc.

R.-F. Lebois

Embastillé vingt-deux mois et demi.

Nota. Le 27 messidor, mon quatrième numéro.

On s'abonne à l'adresse ci-dessous, pour le journal intitulé le *Défenseur de la patrie*, faisant suite à *l'Ami du peuple*.

De l'Imprimerie de l'Ami du Peuple, rue de la Huchette, n°. 80, quartier du Pont-Michel.



Eh bien!... je dis ne vous gênez pas!

IL FALLAIT LE VOIR HIER

le père Duchêne,

Comme il était en ribotte, au champ de Mars, avec ces braves bougres de vainqueurs de la Bastille; ces Moustaches de Forts de la halle et des ports, et ces bonnes bougresses des marchés et des fauxbourgs.

Il faut lire la grande joie

DU PÈRE DUCHENE,

De ce que les jeunes gens des 500 viennent de r'ouvrir les atteliers pour faire travailler ce pauvre peuple qui meurt de faim depuis si longtems. — Il est bougrement content de ce que les Grenadiers du Corps Législatif et les patriotes, ont travaillé le casaquin à ces mines de jean-foutres, qui ont crié: Vive le roi, et à bas la république, *dans les Tuileries, et qui cherchent à faire couler le sang. — Ah!.... ah!... tapez... tapez-moi ces bougres-là... il est tems...*

HONNEUR au génie de la liberté, nom d'un tonnerre! Il semble qu'au 14 juillet le patriotisme

doit prendre un nouvel essor; c'est dans ce jour mémorable que la liberté planant sur l'univers daigna fixer un regard complaisant sur les Français. Depuis des siècles le despotisme nous avait rivé les fers de l'esclavage; le peuple enseveli dans le sommeil léthargique de l'indifférence tombait sous le poids de ses chaînes; un élan sublime les a brisées en un moment; c'est surtout à vous, braves bougres de sans-culottes, que doit appartenir l'honneur de célébrer la fête de la liberté; c'est à vous, vainqueurs de la Bastille, si injustement oubliés par Quinette, successeur de ce jean-foutre de François de Neufchâteau, à chanter nos victoires. Vous êtes les fils aînés de la révolution, les ennemis nés de l'aristocratie, sacredieu; vous avez déchiré la charte féodale, et buriné sur l'airain en caractères ineffaçables les droits sacrés de l'homme. Grâces vous soient rendues, braves soldats, pour un tel bienfait; accourez, mes amis, accourez au champ de la fédération; chantons autour de l'arbre de la liberté; ornons-le de guirlandes de roses; que les rubans tricolores entrelacent ses branches, et que les premiers mots que notre bouche prononcera soient: *Vive la République, mort aux tyrans, haine implacable aux rois*..... Qu'il est beau, nom d'un tonnerre, qu'il est sublime, l'aspect d'un peuple libre, célébrant son union fraternelle, et jurant de mourir pour le maintien de ses droits. Ils sont sacrés, la nature nous les dicta. Malheur au traître qui voudrait détruire son ouvrage. L'homme libre ne voit dans la réunion des autres hommes que le commerce intime de frères, d'amis, nés tous égaux, et cependant il est encore des scélérats qui voudraient rompre cette harmonie, le plus beau présent du ciel : vous ne le souffrirez pas, nom d'une bayonnette! en vain la discorde allume ses brandons pour embrâser la France : elle ne parviendra jamais à son but criminel. Quelle vienne dans le champ de Mars, l'aspect d'un peuple généreux renouvelant ses sermens à l'union et à la liberté, la fera frémir de rage, nos hymnes patriotiques la chasseront loin de nous. O mes amis, mes bons amis! que ce

jour est délicieux pour mon cœur ; en vain le royalisme s'agite, se démenne ; qu'il vienne porter une main profane sur l'arche sacré de la constitution; il trouvera la mort.

Et vous, jeunes héros, que la France appelle à sa défense, le son de la trompette guerrière éveille votre ardeur, vous brûlez de vous mesurer à l'ennemi, fier d'un succès passager, il ne combattra plus que pour un trépas certain; vos bras armés par la liberté, porteront dans leurs rangs la *carnage* et la *mort* ! . . . . »

Foutre, c'est ainsi que je parlai aux braves bougres qui m'entouraient hier; dame fallait voir la fête que ça a fait, c'est que mon discours était au poste; aussi, tous ces bons amis qui m'écoutaient, fallait les entendre comme ils me fêtaient. Tiens, ce pauvre père Duchêne, c'est un bon enfant, comme il a chaud, il boirait bien un coup . . . . Quatre, morbleu, leur ai-je ré-répondu; c'est que pour ça je ne suis pas en arrière, nom d'une futaille : allons, enfans du vin, c'est moi qui régale; le premier coup à la liberté, nom d'un canon; le second, à nos braves frères d'armes; le troisième, à l'union de tous les républicains, et le quatrième, nom d'une pipe, à la santé de la république. Oui, s'écrièrent-ils tous, à la santé de la république; et dame, nom d'un tonnère, c'est qu'on buvait de bon cœur à cette santé là; il n'y en avait pas un de nous qui fasse la grimace, foutre . . . . Nom d'un tonneau, je n'ai jamais été si content.

Venez donc, messieurs les jean-foutres de fournisseurs, avec toute votre magnificence, vos longs habits de cérémonie, qui cachent dans leurs plis l'ennui et les chagrins ; venez un peu nous voir, et vous sécherez de dépit. C'est ça le vrai bonheur, nous le tenons nous autres, quand dans une fête nationale nous chantons notre liberté, et nous sablons le vin de la chanson; point d'apprêt chez nous, le gason nous sert de table, et nous ne brûlons d'autres parfums que le scafarlaty dont nous bourons nos pipes ; ce parfum vaut bien les vôtres, aussi nous ne les envions pas.

Ce n'est pas le tout que d'aller à la fête, c'est

qu'il faut encore ranimer l'esprit public; il est bien malade, c'est une obligation de plus pour le père Duchêne, mille nom d'un sabot cassé. Je ne conçois pas comment il peut se faire qu'entouré de citoyens, nos législateurs pensent à augmenter le nombre de leur garde; et, mes amis les représentans, vos plus sûres sentinelles sont celles qui veilleront toujours à votre conservation; ce sont nos cœurs et vos vertus au milieu des Français. L'homme honnête, entouré de ses bonnes actions, peut aller son chemin sans crainte, nom d'un tonnerre. Vous devez bien le savoir, le peuple qui vous devra son bonheur, ne vous doit-il pas sa reconnaissance et ses bras en échange? Allons, allons, plus de ces propositions alarmantes et pusillanimes, elles déshonorent le nom français.

A propos, mille nom d'une cartouche brûlée, savez-vous bien qu'Eschasseriaux l'aîné a touché la bonne corde; allons, c'est un brave bougre, c'est qu'il vous a dégoisé-là des propositions moustaches, au moins; réarmer les citoyens, c'est que c'est bon tout d'même. C'est, nom d'une pierre à fusil, le vrai moyen de remonter un peu sur l'eau. Je gage que ce grivois-là veut le bonheur du peuple. C'est un bon fieu que je suis fâché de n'avoir pas vu au Champ de la Fédération, nom d'un fourneau, j'aurais bu une bonne bouteille de vin *de huit sols* avec lui. C'est qu'il vous a parlé *aux oiseaux;* rétablir des ateliers d'armes, et fabriquer des fusils; c'est que c'est ben çà.... Oh! c'est-çà, et vous le ferez plutôt que plus tard. J'irai vous y foutre un coup de main sévère, moi; ne vous inquiettez pas, c'est que de ce côté-là, sans me vanter, on peut être tranquille sur mon compte.

Nous n'aurions pourtant pas besoin de çà, si ces coquins d'ex-directeurs, si ce scélérat de Schérer n'avait pas vendu nos fusils, mille nom d'une bombe. Jugez moi-les promptement. Je ne suis plus si fâché que j'étais; vous vous êtes mis en chantier, et çà va aller d'une maîtresse force à présent. Nous serons vengé, et c'est fini; mais point de lenteur; vous savez, vous savez tous les

maux qu'elle cause ; il est tems de donner un exemple éclatant de justice. Déjà dans les départemens on organise une guerre intestine ; les chouans reparaissent; l'impunité les enhardit; et à Paris donc, ces scélérats-là ; oh ! nom d'un chien, faut-il que nous ayons cette vermine-là chez nous; il faut les exterminer sans pitié.

Comment, sacredieu, des citoyens paisibles ; constans amis de la liberté, victimes de la tyrannie triumvirale, se réunissent pour exercer leurs droits politiques, et un tas de coupe-jarrets, de ma pa-ole d'honneur, de royalistes à colets noirs ; verts et violets, s'ameutent sur la terrssse des ci-devant feuillans, près du cercle constitutionnel composé de bons bougres; et là, les jean-foutres vocifèrent, se démènent ; et dans l'enceinte du corps législatif, ils ont l'audace de crier *vive le roi vive Condé, à bas les jacobins, au diable la répnblique*. Non contens de cela, ces petits messieurs jettent des pierres aux patriotes, en assassinent un, et on ne les a pas mitraillés. Nom d'un tonnerre, si j'avais serré dans ma patte un de ces adorables à figures plattes, un de ces déhontés, Narcisses complaisans, Ganimèdes et mignons royaux, je vous l'aurais saboulé d'une bonne manière ; mais, patience, les grenadiers du corps législatif leur ont travaillé le casaquin ; et, je dis, ça n'était pas tout-à-fait moisi.

Braves républicains, allons, sacredieu, çà ne vous fait pas peur, vous irez toujours votre chemin. Ces bambins-là, avec leur Louis XVIII, ne valent pas seulement la moitié d'une chique de tabac; d'un revers de main, je voudrais en applatir un contre la muraille. Occupez-vous sans cesse des moyens de salut public; la liberté de la presse, sur-tout, la liberté de la presse. Comment, sacredieu, le conseil des anciens ne nous la lâchera pas. Mais, nom d'un russe-Bailleul, qu'est-ce que cela signifie donc; je n'y connais plus rien. Comment, mille millions d'un escadron, un Garat qui n'en veut pas entendre parler. Comment, du sein de ce conseil il ne s'élèvera pas un bon bougre à moustaches qui vous dégoisera un discours au poste, et qui fera tant que cette loi si desirée

soit rendue. Frappez, dit-on, frappez, on vous ouvrira : eh bien, mes amis, à l'*application;* tous les matins allons frapper à la porte des anciens jusqu'à ce qu'enfin elle s'ouvre, cette porte, et que la liberté de la presse sorte de la prison où les jeunes gens du conseil des cinq-cents, tout en l'affranchissant de l'esclavage, l'ont envoyé sans en avoir l'intention.

Allons, allons, braves amis, en marche chez les anciens; *attollite portas*, sacredieu, et la liberté de la presse, nom d'un coquin-Rewbell; le tems de la justice est arrivé, les droits de l'homme sont invariables. Mes bons papas, vous nous entendez; suffit.

Mes bons amis les forts de la halle, et vous braves citoyennes, vous n'avez pas été les derniers à venir au secours des patriotes du cercle constitutionnel. Ah, ah! nom d'un brulot, vous avez foutu le tour à tous ces mirliflors, braillards, chouans, royalistes, d'un sexe équivoque qui se sont attroupés aux Tuileries; vous leur en avez foutu des oignons par la mine, il n'y a pas de mal a çà; et par reconnaissance: le père Duchêne va vous donner par écrit les couplets qu'il a chanté à la fête, et ceux que vous chanterez pour l'amour de la république, et un peu par amitié pour lui; c'est qu'ils sont tout d'même au poste; vous allez voir.

AIR : *Des Marseillais.*

Quel beau jour, c'est l'anniversaire
De la naissante liberté,
Chantons, que dans la France entière,
Son nom glorieux soit fêté; *bis.*
Q'avec éclat il retentisse,
Ce nom cher à tout bon Français,
Qu'à ce nom, tremblant désormais
Dans son camp, l'ennemi frémisse.
Guerre aux traîtres, aux rois, qu'ils tombent sous nos coups;
Tonnons, tonnons, foudroyons-les, la victoire est à nous.

Aux Militaires.

Souffrirez-vous que la Patrie
Tombe dans les sanglantes mains,
Des barbares de la Russie,
Et des féroces Autrichiens ;
De quelques succès éphémères
Ils osent déjà s'applaudir,
Ils se préparent à rougir
Leurs bras dans le sang de nos frères.
Guerre, etc.

Mais, quoi, dans les champs d'Italie,
Où nous marchâmes en vainqueurs,
Victimes de l'impéritie,
Je vois tomber nos défenseurs :
Soldats, regrettés par la France,
Qui mourûtes sous nos drapeaux,
Nous le jurons sur vos tombeaux,
Bientôt vous obtiendrez vengeance.
Guerre, etc.

Aux Conscrits.

Jeunes soutiens de la Patrie
Qu'attendez-vous, armez vos bras,
Des brigands la horde ennemie,
Chez nous ose porter ses pas ;
Allez unir votre vaillance
Au courage de nos guerriers :
Volez, partager leurs lauriers,
Soyez les vengeurs de la France.
Guerre, etc.

Air : *Quand la lune est dans son plein.*

Les Forts et les Citoyennes de la Halle.

Qu'ils viennent tous ces fendants,
Rent en plan tire lire en plan,
Faire encor leur insolents,
J'vons ben les fair' rire.

J'vons ben les fair' rire,
Rent en plan tire lire,
J'frons voir à ces sacripans,
Rent en plan tire lire en plan,
Qu'en vain cette horde de chouans,
Contre nous conspire.

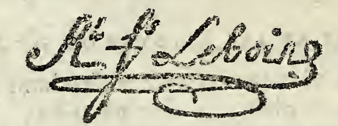
Contre nous conspire,
Rent en plant tire lire,
D'un bon coup d'poingt sur les dents,
Rent en plan tire lire en plan,
J'corrigeront ces impudents
D'leur royal délire.

D'leur royal délire,
Rent en plan tire lire,
Tricoteuses bêtement,
Rent en plan tire lire en plan,
Nous appelle maint brigand
Qui ne sait que dire.

Qui ne sait que dire,
Rent en plan tire lire,
Pour payer leur compliment,
Rent en plan tire lire en plan,
J'les tricot'ront joliment,
Dûssent-ils nous maudire.

Dûssent-ils nous maudire,
Rent en plan tire lire,
Et s'ils faisaient les méchants,
Rent en plan tire lire en plan,
Et s'ils faisoient les méchants,
Dame ça s'roit ben pire.

Dame çà s'eroit ben pire,
Rent en plan tire lire,
C'est que not' gouvernement,
Rent en plan tire lire en plan,
Q'est au poste en ce moment,
Pourra les détruire.



Embastil'é vingt-deux mois et demi.

NOTA. Le 2 thermidor, mon sixième numéro.

On s'abonne à l'adresse ci-dessous, pour le journal intitulé le *Défenseur de la patrie*, faisant suite à *l'Ami du peuple*.

De l'Imprimerie de L'AMI DU PEUPLE, rue de la Huchette, n°. 80, quartier du Pont-Michel.



AUX ARMES!.. AUX ARMES!.. FOUTRE! MES AMIS, AUX ARMES!....

Le tems presse; demain, peut-être, il ne sera plus tems.

LE CANON D'ALARME,

TIRÉ PAR

le père Duchêne,

Sur les dangers qui menacent la Patrie.

LA GRANDE FUREUR

Du Père Duchêne contre ces brigands qui ont donné à nos soldats à Turin, des balles de bois – Ah! les coquins d'ex-directeurs, ils sont accusés d'avoir attenté à la souveraineté du peuple; d'avoir travaillé au renversement de la République; d'avoir voulu détruire les Conseils, et d'avoir favorisé les voleurs!...Patience! nous verrons.

Aux armes!.. nom d'un foutre, aux armes! la patrie est en danger, levons-nous tous pour la défendre.

Patriotes de 89, la liberté est menacée, aux armes... faisons mordre la poussière à ces hordes barbares qui viennent déchirer le sein de notre patrie, et détruire en un moment les longs et pénibles ouvrages de la révolution; exterminons-les, ces ennemis féroces qui ont peut-être déjà fait le premier pas sur notre territoire. Aux armes !... nom d'un tonnerre !... aux armes, où vous êtes perdus. Voyez-vous de toutes parts s'organiser des bandes de chouans, imbéciles révoltés, qui prétendent changer la face de la république qu'ils veulent anéantir. Aux armes, républicains, aux armes, purgeons la France de ces monstres inhumains, et que leur sang abreuve le sol de la liberté.

Habitans des campagnes, réunissez-vous autour de vos chaumières; arrêtez les courses vagabondes de ces brigands royaux, combattez-les corps à corps. L'homme libre aux prises avec un esclave assassin a toujours pour lui la victoire. Et vous tous, qu'une criminelle indifférence a rendu les tranquilles témoins des grands événemens de la révolution; sortez du sommeil léthargique et criminel où vous êtes plongés, aux armes, nom d'un canon, aux armes !... Entendez-vous les hurlemens affreux, les mugissemens de ces bandes d'assassins, soutiens fanatiques du trône et de l'autel; aux armes !... si ce n'est point par amour pour la patrie que le sentiment de votre propre conservation vous y détermine. Froids égoïstes, qui ne connaissez que vous et vos intérêts, armez vos bras, il en est tems encore. Demain, si vous ne prenez pas

une attitude guerrière, demain peut-être vous ne serez plus.

Vous, riches propriétaires, aux armes!... aux armes!... plus d'indifférence : n'attendez pas que ces assassins organisés viennent porter le fer et la flamme dans vos riches palais ; n'attendez pas qu'ils s'emparent de vous et de votre famille, et qu'ils arrosent de votre sang le champ qui vous nourrit. Aux armes!.. courez sur cet amas de vils brigands; dispersez, détruisez, écrasez, anéantissez-les, et que leur existence puisse ne plus être qu'un problême. Et vous autres, jeunes soutiens de la république, espérance de la patrie, aux armes!.. Volez à la victoire ; réunissez-vous à vos frères, couvrez de vos nombreux bataillons les champs des ennemis. Formez un rempart impénétrable aux incursions de ces féroces satellites des tyrans, de ces vautours altérés du sang français, qui, de concert avec vos triumvirs, ont organisé notre perte ; frappez, sur-tout, frappez sans pitié ces monstres dénaturés, qui tous enfans de notre mère-patrie, veulent porter dans son sein le carnage et la mort. Aux armes!.. nom d'un foutre!.. aux armes, Français, il en est tems encore ; aux armes ! aux armes, l'ennemi est à vos portes, il menace vos frontières ; courez à sa rencontre, le retard d'un moment est votre mort, nom d'une bayonnette. Pourriez-vous balancer? votre courage serait-il anéanti ou suspendu par les revers? Mille nom d'une amorce, aux armes, songez que l'ennemi est là, qui désigne déjà ceux d'entre-vous qu'il veut frapper les premiers. Verrez-vous d'un œil indifferent ces monstres porter la mort, le car-

nage et la flamme dans vos habitations; attendrez-vous qu'ils viennent arracher de vos bras vos épouses mourantes, et qu'elles tombent à vos côtés percées de mille coups, ou bien comme d'innocentes victimes, irez-vous présenter votre cœur au fer assassin qui doit le percer. Songez-y bien, Français, quelque soit votre opinion, aux armes !.... réunissez-vous tous, le danger est pressant, la république penche sur le bord de l'abîme, l'édifice de la révolution est prêt à s'écrouler; un moment de retard, et vous ne verrez plus que ruines, partout vous trouverez le trépas, le fils tombera égorgé sur le cadavre mutilé de son père; la tendre épouse verra le russe barbare déchirer devant elle son malheureux époux; la mère verra le doux objet de ses sollicitudes, ce jeune enfant qu'elle nourrit encore, arraché de son sein, et bientôt ses membres épars. La vierge timide deviendra la proie de la brutalité de ces vendales, et ne conservera un instant de plus l'existence que pour endurer mille maux. Nos villes détruites, nos maisons en cendres, notre terre abreuvée du sang français, les flammes dévorant nos moissons, les corps déchirés de nos frères, la proie des vautours et des bêtes féroces, voilà les résultats horribles, mais réels, d'un seul moment d'incertitude ou d'indifférence.

Aux armes,.. Français, aux armes!... que ce cri se répète d'une extrémité à l'autre de la République. Que la trompette guerrière frappe les airs de ses sons éclatants; que le peuple français se lève, moi-même je veux tirer le canon

d'alarme, il faut que le bruit de son explosion se répête de ville en ville; que chacun courre à la vengeance, et s'il est un traître qui hésite, que la mort la plus prompte le punisse de sa lâcheté.

Et vous, législateurs, dans ce moment de crise, redoublez d'activité et de courage, soyez fermes à vos po tes, rendez-nous des lois sages et utiles. La République est menacée, vous êtes ses premiers gardiens, ses premières sentinelles. Employez tous vos efforts pour la sauver; toute mesure est bonne, nom d'un tuyau, lorsque c'est une mesure de sûreté. Basez les contributions, pressez-en le versement. Les vieillards qui n'ont plus de force pour marcher à la défense de l'état, doivent y concourir en déposant dans les caisses nationales, une partie des trésors qu'ils ont amassés. Allons foutre de l'économie dans l'administration des deniers publics. C'est là sur-tout un premier moyen de salut. Faites fabriquer des armes; que les ateliers soient ouverts sur le champ. Défendez le débit de la poudre à tirer. Nom d'un russe, c'est bien essentiel dans un tems aussi malheureux où la discorde a secoué sur notre infortunée patrie, les brandons de la guerre civile; il est d'un gouvernement sage d'ôter toutes les armes aux scélérats, et sacredieu c'est ce qu'on n'a pas toujours fait. Mettez une taxe de guerre sur cette armée de commis, d'employés dans les administrations. Ils y sont utiles, j'en conviens; mais, nom d'une moustache, ils peuvent faire des sacrifices pour la chose publique. Portez l'œil le plus sévère et le plus inquisiteur sur les dif-

férens bureaux de la trésorerie, c'est l'antre de Cacus, le tonneau des Danaïdes, le foyer de la contre-révolution, la réforme la plus prompte de tous les individus qui y sont, n'est pas étrangère au bonheur du peuple

Vous, directeurs, vous qui tenez le pouvoir exécutif dans vos mains; allons, marchez droit sacredieu, et faites donc quelque chose pour le bien public; car, jusqu'à présent, nom d'un tonnerre, vous n'avez rien fait. Vous êtes encore mal entourés; vos agens sont des fripons en grande partie; vos commissaires semblent plutôt appartenir au roi de Mittaw, qu'à une autorité de la République. Ils favorisent les chouans, organisent la perte des patriotes, et fomentent la guerre civile dans les départemens.

Allons, sacredieu, montrez que vous voulez être les amis de la République, comme vous nous l'avez proclamez. Foutez-moi en porte tous vos agens, chefs, commissaires, et la sacrée sequelle de plats valets des trium-coquins; ne tardez pas plus long-tems, où vous êtes perdus. Les dangers de la patrie sont grands, nous la sauverons; les ennemis menacent nos frontières, nous les repousserons; les armes nous manquent, nous en forgerons. La France, qui a vaincue tant de rois, ne peut pas être subjuguée par des hordes barbares; si elle éprouva des revers, c'est qu'elle fut trahie. Trahie!..... et les traîtres sont encore impunis! Corps législatif, quelle lenteur coupable, leurs crimes sont prouvés, la France entière les accuse. L'Italie perdue, nos armées égorgées,

nos fortifications détruites, le peuple souffrant; tout enfin nous offre des preuves de leur scélératesse, et ils jouissent de l'impunité !

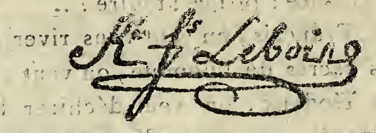
O ma patrie !... quand trois cens malheureux républicains furent absurdement accusés d'avoir voulu égorger un camp de huit mille hommes et surprendre un parc de quarante pièces de canons, on les arrêta sur-le-champ, on les jeta dans des cachots; et le lendemain, on demanda même que pour accélérer le cours de la justice il n'y eut qu'un seul défenseur pour toutes ces malheureuses victimes du systême affreux d'une politique plus affreuse encore. Ils sont morts après un jugement aussi injuste qu'illégal, et pour des crimes qu'ils n'avaient point commis..... Nom d'un tonnerre, mes cheveux se dressent, mon sang bouillonne, quand je pense que la république est menacée d'une ruine totale, et que ceux qui l'ont conduite au bord du précipice jouissent encore de l'existence !.. Législateurs, nos dangers vous le commandent. Justice ! justice ! foutre !...

Et vous, Français, on veut vous river des fers, aux droits sacrés de l'homme, on veut substituer les droits féodaux, on veut déchirer la charte constitutionnelle, on veut enfin anéantir la république; qui de vous, d'un mouvement subit et d'une voix de stentor ne criera pas avec moi : « Aux armes, nom d'un tonnerre, aux armes, pour notre liberté !... périssent les traîtres et les rois !... Vive à jamais la République. »

Ah! nom d'un bonnet, mes amis, nous partiront avec un peu plus de joie; dans l'instant on

vient de foutre sur le pot ces coquins de directeurs. Oh! oh! par un acte authentique du corps législatif, on admet la dénonciation faite contre eux. Encore deux lectures et mes jean-foutres paraîtront à la barre. Ils sont accusé d'avoir attenté à la souveraineté du peuple, d'avoir travaillé au renversement de la Republique; d'avoir voulu détruire le corps législatif, et d'avoir favorisé les voleurs.

Allons, mes amis, portons-nous vers le corps législatif, pressons-le de hâter les formes lentes de laconstitution. Qu'ils périssent, nom d'un tonnére et partons. On ne nous foutra pas du sable pour de la poudre à tirer, nom d'une cuirasse, les jean-foutres ne sont plus à même de livrer nos troupes, comme ils l'ont fait à Turin. Oh! ces coquins, ils ont pourtant eu le front de foutre à nos soldats des balles de bois pour envoyer à l'ennemi. Allons, allons, vengeance de ces traîtres, et partons, nom d'un tonnère, partons.



Embastillé vingt-deux mois et demi.

NOTA. Le 3 thermidor, mon septième numéro.

On s'abonne à l'adressc ci-dessous, pour le journal intitulé le *Défenseur de la patrie*, faisant suite à *l'Ami du peuple*.

De l'Imprimerie de L'AMI DU PEUPLE, rue de la Huchette, n°. 80, quartier du Pont-Michel.


Newberry Library Chicago


Newberry Library · Chicago

